



NICOLAS ALQUIN À FONTEVRAUD : SOUVERAINETÉ DU VIDE

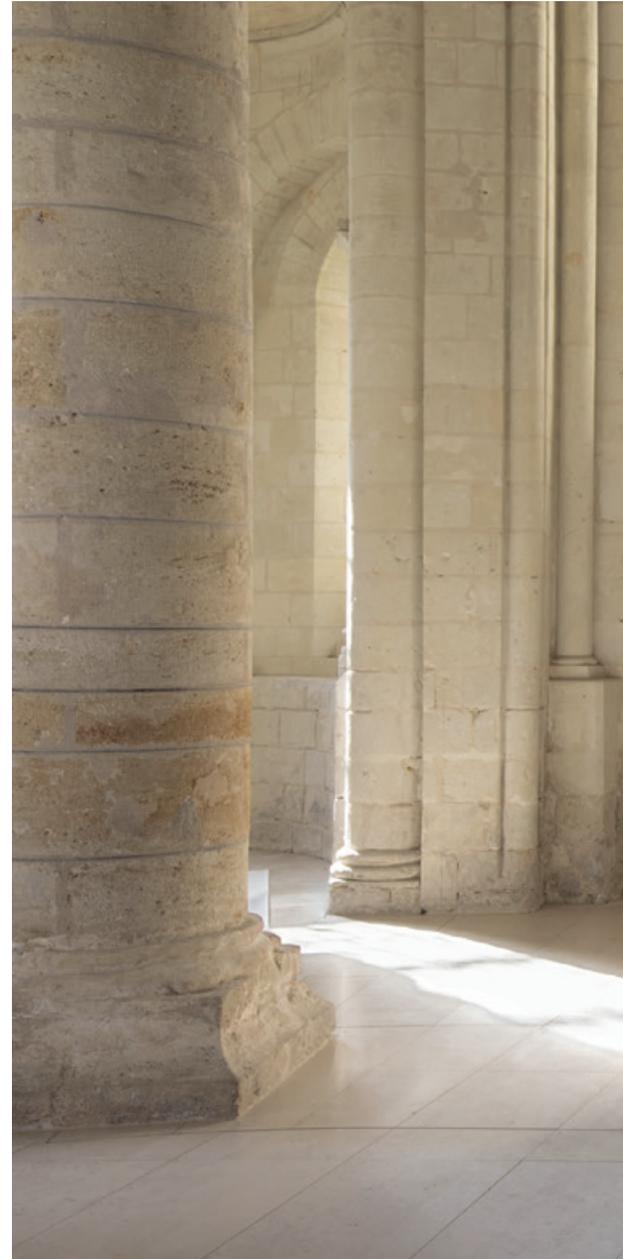
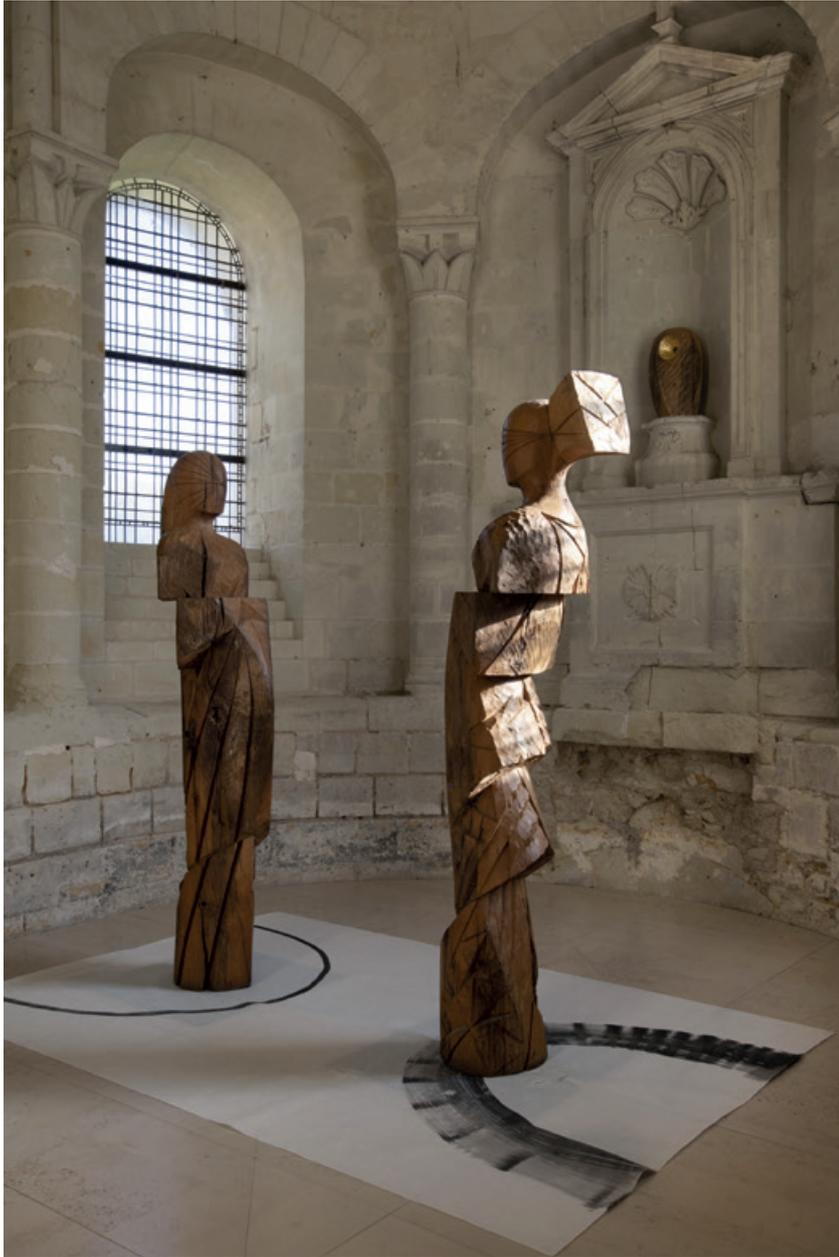
Avec le regard simple, revient la force pure : avec Christian Bobin pour guide, Nicolas Alquin édifie à l'occasion des fêtes de Noël un minimaliste et mystique chemin de bois dans les murs de l'abbaye royale de Fontevraud. Toute grâce bue. **PAR EMMANUEL DAYDÉ**

Elle et le chemin – une Nativité de Nicolas Alquin

Abbaye royale de Fontevraud. Du 26 novembre 2022 au 6 mars 2023
Commissariat : Emmanuel Morin

« Je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà : cette inaliénable égalité devant le vide, l'horreur du vide, la souveraineté du vide », écrivait Christian Bobin, disparu le 23 novembre 2022, trois jours seulement avant l'inauguration des expositions et des résidences de Noël à Fontevraud. Bien que le poète de *La Présence pure*, qui conservait dans son portefeuille des photographies d'arbres plutôt que d'hommes ou de femmes, ait toujours décliné de commenter les bois de solitude de Nicolas Alquin – prétextant ne pouvoir écrire que sur des proches –, le moindre de ses aphorismes paraît destiné à ce sculpteur des ruines du ciel. Ramenant des troncs et des dosses de chantiers de démolition aussi bien que du pays guéré en Côte d'Ivoire ou des réserves apaches d'Arizona, Alquin taille les arbres de la Terre comme s'il faisait l'éloge du rien, travaillant autour d'un vide – celui de la barque ou du violon – qui laisse toujours une place à l'autre, le visiteur, le voyant. Appelé à faire une exposition sur le thème de la Nativité dans l'abbaye royale désacralisée de Fontevraud, effrayante prison décrétée par Napoléon – qui donnait à Jean Genet « la plus forte impression de détresse et de désolation » – et aujourd'hui restaurée en nécropole des souverains Plantagenêt et en musée d'art moderne, l'artiste qui se tient « là où tout s'évanouit » a voulu rechercher la *graciosa*, cette beauté que l'on ressent dans

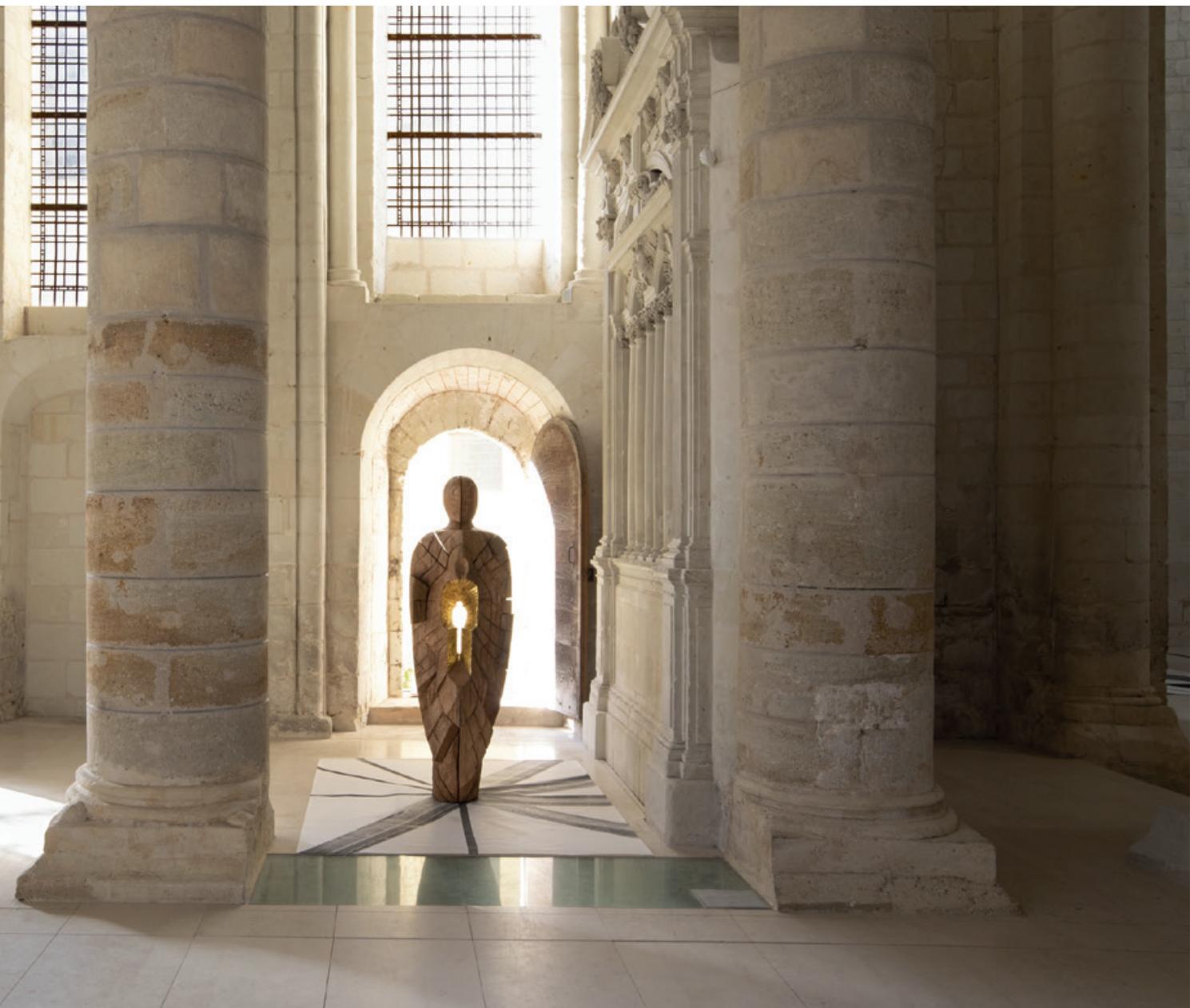
l'âme, pour sculpter sa nuit de Noël. Dans le grand carrousel de pierres blanches de l'église abbatiale, il a ressenti une soif intense, dont il ne savait si elle provenait de lui ou des vertigineux murs romans marqués par l'obscur. « L'évidente catastrophe où vit chacun de nous prépare des grâces inouïes », prévenait Bobin. Tout étonné de la grâce donnée, Alquin a retrouvé chez un collectionneur un *Nouveau-né* oublié. Sculpture au minimalisme radical – en communion avec d'autres grands forestiers comme Brâncusi, Carl Andre ou Axel Cassel –, la pièce de bois dore un enfant dans sa mandorle, sur trois poutres de chêne blessées récupérées lors des travaux du couvent des Cordeliers en 1993. « Si nous peignons les êtres humains sur fond d'or », disait Rilke, c'est pour « les mettre devant quelque chose d'indéfini, dans la lumière parfois, et souvent avec une insondable obscurité derrière eux ». Se reliant au grand trésor de la lumière par cette simple apposition d'or, le Très-Bas Nicolas place le *Nouveau-né* dans le chœur, comme s'il faisait sien le conseil de Bobin prophétisant : « Éclaire ce que tu aimes sans toucher à son ombre. » Poursuivant ses révérences à la lumière dans la nef, le sage et le fou Alquin rend hommage aux tombeaux saccagés des abbesses de Fontevraud, qui pendant six siècles ont dirigé hommes et femmes sans distinction, en installant des sculptures vides autour des somptueux gisants colorés



du terrible roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, de son encore plus terrible épouse Aliénor d'Aquitaine et de leur fils, le chevaleresque Richard Cœur de Lion. Ouvrant un livre devenu incolore, la reine d'Angleterre semble parcourir les lignes effacées les yeux fermés, comme si elle songeait encore à ses *cours d'amour* et à ses

troubadours tant aimés, qui « prenaient le nom d'une femme entre leurs dents ». « Le douzième siècle est le vingtième (ou le vingt et unième), assurait Bobin. Tous les siècles ont affaire à la même nécessité de manger, de travailler pour manger, de se battre pour travailler et perdre son sang et son temps ». Pour « l'homme-joie », c'est vers la fin du XII^e siècle, dans les trois gouttes de sang rouge sur la neige blanche que contemple, fasciné, Perceval, au dernier chapitre du roman de Chrétien de Troyes, que naît la poésie : « Commence là la fin de toutes fatigues, la rose d'amour dans les neiges de la langue, la fleur de l'âme au fil des lèvres. » Traçant des litanies

Vues de l'exposition de Nicolas Alquin, *Elle et le chemin*,
 Abbaye Royale de Fontevraud, 2022.
 À gauche : *La Visitation*, 2005.
 À droite : *Robert d'Arbrissel ou le traversé*, 2022.



d'éternité à l'encre au sol, Alquin place auprès des abbesses disparues la statue sans visage du fondateur de l'ordre de Fontevraud, Robert d'Arbrissel, ermite féministe avant l'heure qui prônait la cohabitation de moines et de moniales dans une maison double. Silhouette creuse traversée de rien, le saint qui n'a jamais été voit sa nuit du cœur dorée d'une suavité de miel. Éclairant d'autres saluts de lumière, Alquin adjoint à ces pièces fondatrices des chemins de femmes dans les chapelles collatérales. Parmi ses douze apôtres de bois se dressent une *Visitation* de deux figures hiératiques qui bombent le ventre avec orgueil l'une vers l'autre, *Trois Femmes au tombeau* au chêne noir enduit d'un kaolin blanc considéré comme sacré en Afrique ou *La Tresse de Marie-Madeleine*, qui fait onduler sa chevelure

telle une surfeuse sur la vague. Dans le puits ouvert de la croisée du transept, l'artiste suspend un *Ange* sans ailes, monstre de 300 kilos qui virevolte comme un albatros. « Avec la fin de l'amour, apparaissent les rois mages : la mélancolie, le silence et la joie. Dans cet ordre-là. La petite robe claire du silence. » ■

À ÉCOUTER

Épiphanie, musique française des XVII^e et XVIII^e siècles.

Les Arts Florissants.

Concert dans l'église abbatiale, Fontevraud. Le 8 janvier 2023